

MISERE D'UN DEBAT

par Driss BENALI

Comme nous l'avons déjà précisé pour les autres intervenants, les idées ainsi que la démarche exprimées dans ce débat sont publiées sous la responsabilité de l'auteur.

Le débat reste toujours ouvert.

Il est normal qu'un débat d'idées entraîne une controverse, voire une polémique car je suis parmi ceux qui croient que la pensée ne peut évoluer que dans un environnement critique. C'est pourquoi, lors de mon article "A propos du féodalisme" (Al Asas n°25), j'ai commencé par saluer cette initiative de B. ETIENNE et P. PASCON qui tranche avec l'attitude de notre milieu intellectuel qui privilégie la complaisance et le dénigrement.

Aujourd'hui encore, j'entends réaffirmer ma foi dans le débat, plus que jamais nécessaire pour avancer dans la compréhension et la maîtrise de notre réalité sociale. Nous ne sortirons de la crise de notre société que par un immense effort de l'intelligence créatrice qui doit s'exprimer dans une discussion franche ouvrant des voies nouvelles là où s'enlisent les

idéologies dominantes et les dogmatiques. Chaque vérité partielle, aussi limitée soit-elle, doit être considérée comme une contribution à la maîtrise de cette réalité sociale. Certes, une vérité comme dit Adam SCHAFF "n'est que partielle, dans ce sens relative, condamnée donc à "vieillir" et à être dépassée par une vérité plus entière", mais c'est elle qui permet le dépassement puisqu'elle suscite la discussion. Je suis conscient que nos certitudes conceptuelles sont sans cesse à élargir et à réélaborer en liaison avec l'avancée aux formes multiples du savoir sur le passé et sur le développement du présent.

Partant de là, je continue à avoir le sentiment de faire oeuvre utile en apportant à ce débat la petite pierre d'une réflexion engagée.

Cependant, pour échanger des idées et débattre, il faut d'abord préciser les termes du débat.

LES TERMES DU DEBAT -

Pour commencer, posons brutalement 1 a

question à mon sens fondamentale : sommes-nous capables de débattre et d'avancer dans le débat ?

Interrogation surprenante dans sa radicalité qui, d'emblée s'inscrit en faux contre le constat massif du discours irresponsable ; mais qui a l'avantage d'inciter à réfléchir sur la finalité de tout débat avant de l'entamer ou de le continuer. Elle est motivée par le souci d'éviter un certain nombre d'écueils qui inspirent certaines craintes :

- de voir ces débats (ces polémiques) proliférer sans aboutir, se multiplier sans avancer. Une telle déviation me semble presque sûre quand ces polémiques se nourrissent d'elles-mêmes en entretenant avec leur objet réel (dans le cas précis : la réalité marocaine) un rapport purement externe et indifférent,

- de voir ce débat s'inscrire dans un plexus d'autres motivations qui peut être repris et charrié par un courant de pensée sur lequel se hâtent de se brancher quelques individus de mauvaise foi,

Et que peut-il arriver de mieux à ce genre d'individus que de se glisser subrepticement dans une discussion et de la dévier de son objet en lui imprimant une orientation autre que celle initialement voulue par ses auteurs,

- de voir le dialogue de sourds s'installer entre les participants. Toute la question, pour chacun d'eux, serait de savoir si on ne lui fait pas dire ce qu'il n'a jamais dit ou si, plus pernicieusement (en dénonçant sa vision des choses et en l'accusant d'imposer ses propres catégories au message qu'il ne sait déchiffrer), on ne substitue pas à ses insuffisances une bien suffisante facilité. La sérénité et l'analyse cèdent la place à l'arbitraire du point de départ, à l'implacable logique des déductions, à l'intolérance vis-à-vis des points de vue opposés et à l'inévitable référence à l'argument d'autorité : une ou plusieurs citations d'auteurs.

Cette dernière méthode est souvent un moyen dont se servent certains ignorants pour bâtir à la hâte une façade théorique

ou pour échaffauder des constructions aussi branlantes que dérisoires.

LE FAUX DÉBAT -

Pourquoi donc ces précisions, au seuil de cet article ? Pour une raison assez simple : éviter que la résurgence des comportements irresponsables et immatures, loin d'amener à bon port le débat, en gaspille toutes les chances.

Est-ce une appréhension gratuite ? Je ne le pense pas et vais le montrer d'ailleurs tout de suite avant de passer au fond du débat.

En effet, ces appréhensions m'ont été inspirées par un article du dernier numéro d'Al Asas (n° 27) qui s'intitule "Contre la gueuserie dans le débat" et dont l'auteur est Nourredine El Aoufi.

A la question : à quoi peut servir un débat ? La réponse a été portée et tranchée par El Aoufi ; c'est lancer des attaques sans fondement, des affirmations sans aucun souci de rigueur et des critiques de certains travaux sans se donner la peine de les lire (par simple oui-dire ou si l'on préfère par ce qu'on appelle "radio-médina").

En effet, l'auteur de l'article a poussé l'impudence jusqu'à dénigrer un travail qu'il n'a, de toute évidence jamais lu ! C'est ainsi qu'il écrit : "je schématise BEN ALI - bien entendu - mais je ne le caricature pas. Il peut brandir ses 500 ou 600 pages - je ne sais - et exiger comme base préalable de discussion une récitation in extenso. Les faits, beaucoup de faits, une histoire quantitative des faits (Braudel à toutes les sauces)". Je dois dire qu'à la lecture de cette phrase, ma surprise fut de taille ! Est-ce de la mauvaise foi caractérisée ou de la naïveté ? Car une telle désinvolture est franchement scandaleuse : non seulement l'auteur de cette "perle" n'a jamais vu la "couleur" de mon travail, en ignore la date mais encore, ce qui est plus grave, il en dénature complètement le contenu. Dire que j'ai utilisé "Braudel à tou-

tes les sauces" est une contre-vérité et un pur mensonge qui ne fait pas honneur à celui qui l'a proféré. Je défie quiconque de me donner une seule référence à Braudel dans ma thèse en dehors d'une unique remarque notée en bas de page. Voilà qui relève d'une pure et simple malhonnêteté !.

Dans son délire verbal El Aoufi ajoute : "je reviens au bilan. Lorsqu'on a largué l'Occident (Fanon) pour de bon, c'est vers un passé-refuge et idéalisé qu'on se retourne. On saute, alors, par-dessus six siècles, on agrafe un certain Ibn Khaldoun, paraît-il immortel, pour le livrer pieds et poings liés à la recherche sur le Maroc du XIXème siècle. Et le tour est joué. Autre manière de tourner en rond, de faire du sur place".

Essayons encore de répondre à ces attaques "scélératesses" et faisons observer à leur auteur :

1/ le premier point : "recours au passé - refuge et idéalisé". El Aoufi aurait au moins dû relever à l'introduction la phrase suivante : "par contre pour ceux qui croient en la capacité de notre génération à relever le défi que l'histoire nous a lancé, l'âge d'or n'est pas derrière nous, mais doit être devant nous. Le temps n'a pas suspendu son vol, ni à l'apogée Abasside, ni à la splendeur andalouse, ni à l'apogée Almohade, et la pendule ne s'est pas arrêtée à Al Ghazali, ni même à Ibn Khaldoun".

2/ le deuxième point concernant l'analyse Khaldounienne "on agrafe, paraît-il un certain Ibn Khaldoun immortel, pour le livrer pieds et poings à la recherche sur le Maroc du XIXème siècle". D'abord je n'ai pas travaillé sur le XIXème siècle (mon travail s'arrête à 1830). Ensuite j'ai insisté sur les limites de l'analyse Khaldounienne et son actualité en notant (p. 240) : "Sans doute quelques éléments de l'analyse Khaldounienne méritent d'être retenus, particulièrement son analyse des rapports ville-campagne et certaines de ces analyses économiques et sociales et surtout sa conception de l'histoire. Cependant, vouloir approcher la formation économique et sociale marocaine à travers le modèle Khaldounien revient à formuler

une hypothèse dont la portée historique et théorique nous semble plus que discutable. On ne peut en effet s'empêcher de se demander si une telle interprétation n'en vient pas finalement à oublier l'essentiel, à refuser de prendre en considération les transformations qui sont intervenues dans l'organisation économique, sociale et politique depuis le XVIème siècle".

Pauvre Monsieur Jourdain ! on lui a appris à faire des vers et il s'est cru déjà poète. Or, faut-il le rappeler, ce n'est pas parce qu'on sait aligner des mots et faire des phrases qu'on se montre pour autant convainquant. Il faut d'abord être capable de rapporter honnêtement le point de vue des autres et, pour commencer, il faut lire un travail avant de le juger. C'est pourquoi je ne peux m'empêcher d'exprimer ma peine. Je comprends désormais une partie des maux dont souffre notre université et notamment notre discipline et je saisis les méfaits d'une "déformation" que l'on administre aux étudiants. Il y a lieu de s'inquiéter devant ce manque d'éthique universitaire et cette absence de toute déontologie car comment peut-on faire confiance à un universitaire qui se permet de juger le travail de ses collègues sans l'avoir lu au préalable.

Comment est-il possible que pareilles personnes puissent enseigner en faculté alors qu'elles ne savent qu'insulter. N'ayant qu'une formation acquise au rabais dans une faculté de seconde zone sans référence scientifique, les voilà qui jugent les travaux auxquels ils ne comprennent rien et que, de surcroît, ils n'ont jamais lus. Si désormais, après avoir soutenu une thèse devant un jury formé d'éminents universitaires faisant autorité en la matière, il faut avoir la caution d'un assistant qui ne doit ce titre qu'à une pénurie de cadres et au vide qui caractérise notre enseignement supérieur à une certaine époque, je crois (comme on dit en terme simple) "que c'est la fin des haricots".

Je crains de reconnaître ici les tares tant dénoncées par certains collègues et qui tendent à faire de notre université le refuge des médiocres.

Certes, ce vide de contenu n'a rien d'un vice de forme, il véhicule en fait un trop plein de sens :

- un discours qui rappelle un gauchisme "à papa" orné par des mots du genre "gueuserie", "gueuler", "merde" et autres "concepts scientifiques". Un langage qui a fait son temps depuis 1968 et dont les effets magiques séduisent encore seules quelques "curiosités archéologiques" très fréquentes dans les pays sous-développés. Evidemment, quand on mène une vie doublette à l'abri de toute émotion, on a envie de lancer quelques flammes de sa bouche et d'user d'un langage choc, "ça fait prolo"...

- l'intuition folle (mais furieusement sophistiquée) d'une mentalité primitive remise au goût du jour, toilettée, revigorée par quelques citations et rendue à ses prestiges essentiels, ceux du discours sur le discours, en d'autres termes ce qu'on appelle "remuer du vent" en se donnant les airs d'un savant. D'ailleurs, notre auteur se plaît dans ce rôle au point de perdre tout sens d'humilité. C'est sans gêne et sans modestie qu'il affirme sur un ton péremptoire de grand maître "faisons un instant le bilan des travaux qui, sur cette période dite pré-capitaliste, se départent de la piteuse analyse en termes de mode de production féodal et de mode de production asiatique. Ces travaux sont tout simplement rarissimes, voire inexistantes, si l'on exige un minimum de validité théorique, c'est-à-dire de sérieux". J'ai rarement vu tant d'arrogance accompagner tant d'ignorance. Que dire sinon qu'"heureux les simples d'esprit, le royaume des cieux leur appartient". J'ai envie, après la lecture de cette phrase de demander à sa suffisance Monsieur Jourdain, quelle est sa contribution en dehors évidemment des citations (d'Althusser, Poulantzas, Cabral, Birnbaum, Negri, etc.) et des dénigrement ?

- une idéologie du ressentiment érigeant le dénigrement en argument : n'étant pas en mesure d'analyser la réalité, l'auteur adopte la fuite en avant et part explorer à ses dépens, comme une fascinante "terre ignota" des sentiers mille fois battus : accumuler des citations pour convaincre,

absence totale de toute démonstration, ce qui donne à son texte, notamment la deuxième partie, un aspect de rapièçage toujours recommencé, sans que les pièces surajoutées les unes aux autres n'augmentent la solidité de l'édifice. L'analyse des faits est supplantée par la combinaison (variable) de formules ou d'énoncés tout faits prélevés sur un lexique de base. A l'intérieur de ce champ sémantique, les rapports associatifs ne se fondent pas sur l'observation historique, mais sur la position du sujet qui parle. La participation au débat est dictée par le souci de détruire les arguments d'autrui plutôt que de contribuer. Peu importe la qualité de l'argumentation ou de l'analyse, l'essentiel est de porter préjudice à l'autre. Technique largement utilisée dans certains milieux, certes de manière plus subtile, mais qu'un néophyte comme El Aoufi dévalorise "en mettant les pieds dans le plat comme un ours" (le fait de ne pas lire un travail et de se mettre à le juger est une "gaffe" que seul un "innocent" peut commettre).



Bref, quelle morale tirer de cette histoire ? Aucune, si ce n'est que l'ignorance est en train de devenir une qualité dans certains milieux. Sans quoi comment pourrait-on imaginer une farce pareille : quelqu'un qui disserte et juge quelque chose qu'il n'a jamais vu ni lu et qui le dit en toute désinvolture : "il (Ben Ali), peut brandir ses 500 ou 600 pages - je ne sais - et exiger comme base préalable de discussion une récitation in extenso".

Voyons, Monsieur El Aoufi, ce n'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'on est obligé de le faire savoir. Pourquoi ce gâchis ?

Pourquoi souillez-vous ce débat avec votre misère intellectuelle ? Pourquoi avez-vous raté cette occasion de vous taire ? Vous feriez bien de méditer ce vers d'A. de Vigny et d'en tirer les conclusions qui s'imposent : "seul le silence est grand tout le reste est faiblesse". Voilà qui vous sied tout à fait !

CAÏDALISME ET ANTI DOGMATISME -

Laissons "Monsieur Jourdain" à sa prose et passons aux choses sérieuses car il n'est pas dans nos habitudes de confondre "les torchons avec les serviettes", aussi réamorçons le débat avec des interlocuteurs qui savent de quoi ils parlent.

Mais auparavant, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre surprise. En effet, que certains ignorants réduisent la réalité au seul verbe, ou se mettent à en dire plus sur les autres que sur leur propre apport, cela se comprend, mais qu'un chercheur confirmé adhère à cette mentalité de concierge, cela désole. A l'adresse de qui cette phrase de P. PASCON ? "si seule l'appartenance à un groupe définit la qualité de l'étude de ce groupe, alors il faut que seuls les Marocains étudient le Maroc, seuls les Musulmans étudient l'Islam, mais alors aussi seuls les paysans ont le droit de dire ce qu'est la paysannerie, les ouvriers la classe ouvrière, les Berbères la Berbérité,

etc." (1). Qui a refusé à des étrangers de réfléchir sur la réalité marocaine ? Qui oserait réfuter la valeur des travaux de MARMOL, MASSIGNON, MONTAGNE, J. BERQUE, L. MIEGE, J. LE COZE, G. LAZAREV, etc. sous prétexte qu'ils ne sont pas Marocains ? Nous attribuer de telles intentions relève d'une polémique de bas étage, et j'ose dire, d'une mauvaise foi manifeste (nous aurions pu éviter cette bévue).

■ LE CAÏDALISME -

P. PASCON dans ses travaux sur la formation sociale marocaine du XIXème siècle, défend la thèse selon laquelle le seul concept capable de rendre compte de la nature de cette formation sociale est le caïdalisme.

Sans développer largement cette thèse, nous devons cependant en souligner l'intérêt dans la mesure où elle est révélatrice de l'ampleur de ce problème que constitue l'identification de la société marocaine précapitaliste. D'autre part, cette thèse permettra d'éviter de faire rentrer de "force" le Maroc de l'époque dans une "case" toute prête et de céder ainsi à la tentation dogmatique. La démarche de P. PASCON a le mérite de souligner la nécessité de rechercher un appareil conceptuel adéquat pour l'analyse de la réalité marocaine et d'éviter des concepts tout "équipés" pour l'identifier. Mais lorsque P. PASCON fait de la caïdalité le caractère non seulement démarcatif, mais constitutif de la société marocaine précapitaliste, nous ne sommes pas prêts à le suivre et nous sommes en droit de nous demander en quoi la société marocaine était différente des autres pays arabes (2). Il nous semble plus adéquat de définir une formation sociale eu égard à ses rapports de production plutôt que par la forme apparente de sa superstructure ou le titre que portent les tenants du pouvoir. Cette notion de caïdalité n'est qu'un simple constat de l'existence empirique de la réalité marocaine.

Nous ne pensons pas que ce terme puisse rendre compte de l'originalité de la société marocaine et de sa spécificité car

il est incapable d'exprimer la logique interne de l'objet auquel il s'applique (3). Pour produire la connaissance d'une formation sociale, il nous paraît indispensable de la transformer en objet théorique, en tout complexe articulé, afin de parvenir aux mécanismes des contradictions qui la constituent. Ce n'est donc pas en se limitant à mettre en relief la spécificité formelle d'une société en produisant un discours original, qu'on arrive à appréhender la réalité dans son essence.

Certes la société globale est spécifique, mais tout n'est pas spécifique en elle. Vouloir céder à la spécificité à tout prix, c'est céder à une idéologie dont se prévalent les tenants d'un tiers-mondisme de bon aloi et tomber dans le "bricolage" théorique et intellectuel (que PASCON dénonce à d'autres occasions). En voulant particulariser la société marocaine à tout prix, PASCON l'a, en grande partie vidée de son contenu réel en lui substituant un pseudo-concret (4). Le concret "tant cherché s'enfuit. L'hyper-concret est aussi abstrait que les généralités philosophiques" (5).

C'est pourquoi, à notre avis, ce terme ne peut prétendre au statut de concept de base pour approcher la formation sociale marocaine. Pour que le concept puisse jouer ce rôle, nous dirons comme L. SEVE "il ne suffit pas qu'il décrive et découvre plus ou moins heureusement les phénomènes qu'on y observe le plus souvent, il faut bien davantage qu'il exprime en lui-même ou dans ses rapports les uns avec les autres, les contradictions déterminantes qui caractérisent l'essence de son objet" (6).

■ DOGMATISME -

Que le marxisme ne soit pas un ensemble de dogmes, cela commence à se savoir, malgré les séquelles des décennies de sclérose et de stalinisme. Chacun sait que Marx se plaisait à dire : "je ne suis pas marxiste". Ce qui est à la fois tonique et intimidant. Pourquoi, dans ces conditions, présenter comme nouveauté ce qui en fait n'est qu'une évidence. Nous en -

tendons par là cette évidence, rarement soulignée mais considérable, que les vieilles objections bêtifiantes longtemps opposées à Marx lui-même ne sont plus guère soulevées qu'aux niveaux inférieurs de la polémique. Quand on dénonce en 1981 le stalinisme, quels effets produit-on ? Plus précisément est-ce qu'on peut espérer faire une découverte ? C'est bien regrettable, mais ce n'est pas ainsi qu'on peut avancer dans l'élucidation de ce qui nous préoccupe, c'est-à-dire la compréhension de la réalité marocaine. On continue à faire du surplace même lorsqu'on dénonce cette attitude.

Il me semble que comprendre le marxisme ou plutôt le matérialisme historique, ce n'est pas chercher dans le "Capital" ni dans toute autre oeuvre de Marx des réponses à nos problèmes d'aujourd'hui, mais bien de soumettre tous ces problèmes et toutes ces questions aux doutes systématiques qu'aurait pu éprouver Marx en face d'eux. On doit cesser de traiter le marxisme pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire "un libre service théorique" (selon la formule de PAQUOT) dans lequel on choisit la citation qui convient. Il reste cependant que les idées et les théories provoquent des effets dans la pratique politique et dans la pratique scientifique. De ce point de vue, on ne peut refuser aux hommes politiques qu'ils interprètent la réalité sous prétexte que leur analyse n'est que du dogme. Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. Pour réfuter cette idée, il suffit de lui coller l'étiquette de dogmatisme, c'est une autre intolérance qui remplace le stalinisme. Dans ce contexte la connaissance, comme la femme de César, ne doit pas être soupçonnée d'engagement politique ou d'idéologie. Et l'on se fonde ainsi une principauté jalousement gardée que l'on baptise science, où il n'est évidemment pas question de chapelle mais de monopole.

RECHERCHE DE LA PERFECTION -

Ce n'est pas parce que certains documents font défaut et que l'on doit attendre quelques décennies pour les rassembler, qu'on doit s'abstenir de tout effort pour

comprendre la réalité marocaine. Une telle attitude loin d'ouvrir les voies à la recherche fait office d'étouffoir. Le refus de "tomber à l'eau", fût-il justifié par un souci de rigueur, n'est pas une réponse constructive aux interrogations et aux problèmes que la réalité ne cesse de poser. Tout le monde sait que la perfection n'est pas de ce monde et que l'exhaustivité ne peut être revendiquée aujourd'hui que par ces théologiens ou quelques ignorants qu'habitent le sentiment et l'auto-satisfaction.

Un des hommes qui ont poussé le plus avant l'analyse des sociétés médiévales, le grand juriste anglais Maitland disait "qu'un livre d'histoire doit donner faim d'apprendre et surtout de chercher".

Faut-il, dans ces conditions, vivre dans une angoisse perpétuelle parce que les générations à venir devront détruire la trame que nous avons tissée pour avancer un peu plus loin? Nous ne le pensons pas, même si les générations futures doivent réviser et mettre en cause ce que nous avons fait. Le progrès n'existe qu'à ce prix. Si on assiste aujourd'hui à un renouveau des études sur la féodalité française et européenne, comme le note PASCON, c'est parce que, justement, la pensée révolutionnaire du XIX^{ème} siècle a réussi à poser le problème et à lui donner une dimension qui est toujours la sienne avant de le condamner aux ornières.

Faut-il en arriver pour conclure, à l'idée que la recherche a surtout pour fonction de donner des certitudes et de confirmer, en les habillant des vêtements de la perfection, certains modes de pensée ou de conviction.

A moins d'imaginer, pour paraphraser une formule célèbre, qu'un peu de science nous éloigne de l'attitude critique, mais que beaucoup nous en rapproche.

D.B.

Notes :

- 1) P. PASCON : "féodalisme ou caïdalisme

au Maroc" - Lamalif n° 120 -

2) Ethymologiquement le mot caïd désigne un chef militaire.

3) loin de moi l'intention de dénigrer les travaux de P. PASCON, notamment son travail sur le "Haouz" que je considère comme un grand apport à la compréhension de la société marocaine. Ici je discute le terme de caïdalité.

4) K. KOSIK : "le monde du pseudo-concret est une pénombre traversée de vérités et d'illusions" "la dialectique du concret" - Maspéro 1971 -

5) H. LEFEVRE : "La logique formelle et la logique dialectique".

6) L. SEVE : "Marxisme et théorie de la personnalité" - Editions Sociales, p. 50.

(suite de la page 24)

1) et (2) : Bourgeoisie et impérialisme, A. BERRADA - AL ASAS n° 25.

3) A. BERRADA : Le Crédit Agricole 1917/1977 -

4) Colloque sur la transition organisé par la Faculté de Droit en Avril 1980 -

5) La Banque Mondiale et le développement agricole du Tiers-Monde - Monde Diplomatique - Juin 1979 -

6) Citation puisée par les auteurs de l'étude d'un document interne de la banque.

7) Uma Lele : le développement rural, l'expérience africaine.

8) Capitalisme agraire et sécurité alimentaire : Mohamed El Faïz et Abdeslam Seddiki - Al Asas n° 24, Octobre 1980